

# FRÈRES HUMAINS<sup>1</sup>

**Claude-Henri Rocquet**

C'est en poète que je me suis *inspiré de la Bible*, et que j'ai repris certains de ses personnages, de ses figures, de ses épisodes; de même que je me suis inspiré d'Ulysse et de la guerre de Troie, ou d'Antigone : ce que j'appelle la « Bible grecque ». C'est en écrivain que je me suis nourri de la Genèse ou du Livre des Rois, que j'y ai puisé ; et non en philosophe ou en théologien – je ne le suis pas ; ou en *exégète* ; ni même en « homme de foi ». Il est vrai que le travail de l'écrivain peut mener à l'exégèse – il est en lui-même une sorte d'exégèse, une « interprétation » de l'Écriture ; et que ce travail peut mener à la foi, en préparer l'avènement en lui, la naissance, tout comme la foi peut irriguer l'acte d'écrire, inspirer le poète, le dramaturge, le romancier, le peintre ; éclairer celui qui pense, écrit, peint, compose ... Mais la foi est d'un autre ordre que l'œuvre littéraire. Quand Raymond Hermantier m'a demandé d'écrire un *Noé*, depuis longtemps la foi chrétienne, et même la croyance en Dieu, m'avait quitté. Mais la Bible était pour moi un pays natal, une patrie de songes, un lieu d'esprit analogue à la peinture, cette autre bible, où la Bible elle-même tient une si grande place ; ou comme le Nord, lieu de ma naissance et de ma jeunesse. J'étais pétri de l'imaginaire de la Bible, depuis l'enfance, comme il est rare qu'un jeune homme le soit aujourd'hui. La Bible, disait Blake, est « le grand code de l'art ». L'est-elle encore ?

*Noé* fut ma première pièce, et mon premier ouvrage *d'inspiration biblique*. Bien des années plus tard, et revenu

---

<sup>1</sup> Copyright Claude-Henri Rocquet, 2010.

à la foi chrétienne, revenu à l'Église par sa porte orthodoxe, russe, j'ai écrit *Rahab, Jessica* (Jessica : dont j'ai fait la fille de Naboth, et dont l'Écriture ne dit rien ; dans cette pièce, sans y être mis en scène, représenté, sinon par l'intermédiaire d'Élisée, Élie tient un rôle central ; inséparable du vigneron assassiné) ; j'ai écrit un *Jonas*, une *Judith*, *L'enfance de Salomon*, *Les cahiers du déluge*, un *Judas* et un *Lazare* (dans *Chemin de parole*), des pages sur Marie-Madeleine, sur Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, *Paysages pour l'enfant prodigue*, *Élie ou la conversion de Dieu* (récit qui prolongeait *Jessica*), *Le troisième ange* (il s'agit du malheur de Loth, père incestueux et innocent de cet inceste), *Hérode*, *Les sept dernières paroles du Christ sur la croix*, et un recueil de *Noëls : Polyptyque...* Si l'on rassemblait tout cela, l'ensemble ferait un gros volume ; à quoi s'ajoutent, dans mes livres sur Bruegel et Bosch, Van Gogh, Goya, Giotto, Van Eyck, sur leur peinture ou telle de leurs œuvres, en bien des endroits, des évocations et des méditations de la Bible. Mais cette « somme » n'a procédé d'aucun dessein d'ensemble. Je n'ai jamais eu l'intention de m'« inspirer de la Bible » comme il peut arriver à un peintre de recevoir, pour une église, une chapelle, commande d'une composition tirée de l'Écriture.

Un livre est venu après l'autre et plusieurs fois ce fut pour répondre à une demande. J'ai écrit *Rahab* pour une comédienne que je voyais en quête d'un personnage ; et *Rahab*, quand j'ai commencé de penser à elle, à cette figure, m'était à peu près inconnue. À croire que ce dessein, cette inspiration, m'était soufflé de plus profond que l'inconscient : *songe*, plutôt que *rêve*. Et même, dans *Rahab*, aux premières lignes, j'ai été surpris de rencontrer, plus tard, sur le nom de Jéricho, sur l'étymologie de ce nom, l'apparence ou le signe d'un savoir, étymologique, que je ne possédais pas alors. Mais notre mémoire, comme

notre corps, ne contient-elle pas, fût-ce par lueur, traces, la mémoire d'autres mémoires que celle qui se forme en nous dès notre conception ?

Peu à peu, ou plutôt vers la fin de cette espèce de « cycle », j'ai pris conscience d'un motif, d'un motif double, commun à plusieurs de ces ouvrages : le motif, ou l'archétype, du « mauvais rôle », du « mal-aimé », de celui qui est du « mauvais côté », de « l'autre », du « déshérité », du proscrit, du « disgracié » et peut-être du « maudit » ; la figure du « mauvais frère », du « mauvais fils ». La préférence, et la bénédiction, l'héritage, la légitimité, donnée à l'un des deux frères, à l'un des jumeaux ; et donc, avec cet archétype, le thème des frères ennemis, de la rivalité fraternelle, de la jalousie, mortelle ; et donc de l'*inéquité* (je préfère ici ce mot à celui d'« iniquité », d'« injustice ») ou du dessein obscur et incompréhensible de Dieu.

Pourquoi cette hantise ? comme un rêve qui revient tout au long de notre vie. Je ne vois rien dans mon existence qui en serait la cause. Je ne vois aucune explication d'ordre psychologique, biographique, à cette espèce de fascination. J'ai pourtant souvenir, dans les jeux d'enfance, dans les guerres de bandes rivales, de camps adverses, d'avoir été tenté par le rôle du traître : jouer double jeu, être victime, condamné. N'était-ce que l'amer bonheur de mener un jeu solitaire, plus profond, plus subtil, plus intelligent ; tandis que tous les autres sont englués dans la banalité de leur rôle, prévu, banal, grégaires, ordinaires ; le plaisir d'être seul à se connaître et à se comprendre ; la souffrance heureuse d'être méprisé ; et, par là, supérieur ; la grâce paradoxale d'être privé de toute grâce commune, ordinaire ; l'élection, la mise à l'écart, par l'abjection, le rejet ; le choix étrange et la volonté d'être exclu par soi-même. Un sentiment que dut éprouver Judas... Peut-être, à relire Rimbaud, trouverait-on

en lui, et comme une racine de son œuvre, cette sorte d'immense « chagrin d'enfant », cette forme très particulière du malheur. Oui, certainement : il l'a exprimée plus d'une fois, par le retour de certains mots, comme une douleur vous relance. « Poète *maudit* » prendrait ici un autre sens que dans l'essai de Verlaine ; ou, peut-être, son vrai sens, celui qu'il eut chez Rimbaud. En lui, en Rimbaud, dans la *Saison en enfer*, le Romantisme atteint son incandescence absolue.

Je me demande si je n'ai pas écrit tous ces récits venus de la Bible, toutes ces pièces de théâtre, pour faire venir au jour, jusqu'à ce que j'en prenne conscience, cette figure de disgrâce, ce malheur particulier d'être au monde, haïssant les êtres de son propre sang ; le père, le frère. Se haïssant soi-même de haïr ainsi. Souffrant en soi la disjonction de l'être et de l'amour. Préposé – de toute éternité ! au « mauvais rôle ». La douleur d'être né Caïn. Je me suis mis du côté de la victime, du côté de Caïn, d'Ésaü ; de cette victime de l'injustice de Dieu, de son iniquité ; de sa justice inéquitable ; de sa justice étrangère à notre jugement ; je me suis mis du côté de la victime qui peut être conduite à devenir bourreau, meurtrier ; fratricide, patricide. De cet être victime d'être coupable de naissance, et donc innocent – mais qui est alors coupable de cette injustice, de cette provocation à la révolte, à la colère, au désir de néant et d'anéantissement ? Qui allume le désir du feu chez l'incendiaire ? Qui fait de lui ce brûlot, dérisoire, contre Dieu, hors d'atteinte, invulnérable ? La flamme dont il voudrait consumer Dieu est son suicide. Buisson ardent de l'enfer. Préférence, qui ne peut être accomplie, soif, inétanchable, du néant ; au rebours de l'être, au rebours du « Je suis ».

Ce parti pris pour le disgracié\*, cette identification avec le plus malheureux parce qu'il est porté au crime, et qu'il connaît, au moins confusément, son crime, ne consiste pas à remâcher dans les ténèbres l'amertume, mais porte à espérer, pour le pire des êtres, le plus abject, une espèce de salut. Et à ce renversement : le traître peut être plus saint que le juste, parce que privé de toute justification, de toute consolation ; ne sachant même pas qu'il est *nécessaire* : « Il faut que le scandale arrive. » À ce vertige, mais à cette logique : s'il faut pour que le salut des hommes s'accomplisse, par la mort de Dieu, la mort et le supplice du Christ, s'il faut, pour ce sacrifice, des mains sanglantes et sales, ces mains abominables sont salvatrices et bénies, saintes ; ces mains, les voici ! me voici ! holocauste ; passion abominable, indigne, qui s'ajouterait à la Passion divine, comme si elle manquait, comme si rien pouvait manquer ! à cette Passion absolue, rédemptrice, pure. Et c'est cela, je pense, qui m'a conduit à écrire *Hérode*, – Hérode, qui est un autre Judas. (Mais j'étais parvenu à Hérode par la figure de Jean-Baptiste, à travers celle d'Élie ; j'étais parvenu à Hérode par Achab, alors que l'écrivais *Jessica*.)

Je ne dis pas que ces pensées soient théologiquement correctes, je pense même qu'il convient de les traverser, de les dépasser. Elles sont une épreuve. Mais cet imaginaire et ce drame, ce délire, si l'on veut, a lieu dans la réalité de la conscience et de l'inconscient. Et, tout bien pesé, le Christ n'est-il pas venu sauver le pire des êtres, la brebis perdue ? Si le Christ est un nouvel Abel, je le vois qui pardonne et

---

\* Dans *Tintagel*, ce n'est pas Iseut qui a le « beau rôle », le rôle principal, mais Brangien, la suivante, le servante, la victime, la sacrifiée. Par ce déplacement, ce renversement, cette mise en lumière de l'ombre, cette parole donnée à la nuit, toute la légende, tout le mythe de Tristan et d'Iseut se recompose.

embrasse son frère, Caïn, l'homme, notre humanité. Le Christ n'est un nouvel Abel, que parce qu'il est venu, victime, délivrer de son crime son bourreau, qui est une autre victime, la plus malheureuse. Il est descendu dans nos enfers, il s'est livré à la gueule et aux crocs du mal, pour délivrer le Damné. Il ne tire pas seulement des enfers Adam et Ève, mais leur fils Caïn, son frère, son frère humain. Le plus malheureux des hommes. Le dernier des hommes. Et je suis celui-là.

Tout ce que j'ai écrit d'enté sur la Bible ne repose pas sur ce nœud de désespoir et d'espérance, ce paradoxe, cet entrelacs, ce désir désespéré que tous à la fin soient sauvés et qu'apparaisse et resplendisse dans l'éternité l'innocence et l'amour de Dieu, sa justice en même temps que sa miséricorde. Ce qui me vient de l'enfance, de « l'esprit d'enfance », est d'une autre lumière : *L'enfance de Salomon*, précisément, où Salomon raconte à Balkis, âme enfantine, son enfance, dans l'ombre lumineuse de David, son père aimant, son père aimé. Ou *Les cahiers du déluge*, où le petit Japhet raconte dans un cahier d'écolier sa traversée et la fin d'un monde : et c'est aussi le portrait d'un père très aimé. Ou *Polyptyque de Noël*, où toute la création, toute les bêtes de l'Éden et de l'Arche, toutes les vies, et non seulement les hommes, non seulement tel soldat romain, tressaille d'espérance et de prière à la venue presque invisible de Dieu, sauveur. Et c'est dans la neige et l'hiver comme un printemps de Pâques, un remuement et un réveil comme celui qui frémira lorsque la trompette de l'ange sonnera la fin du temps de mort et l'avènement sensible de l'Éternité...

Mais lorsque j'ai écrit *Judith*, ce n'est pas la sainte et l'héroïne qui est venue au premier plan – une sainte qui ment et qui tue, pourtant ; une sainte qui pour sauver les siens assume le rôle d'une prostituée ; c'est sa servante, qui

n'est pas nommée dans l'Écriture, et à qui, sans savoir où cela me mènerait, j'ai donné le nom d'Agar : le nom de la servante qu'Abraham, pour plaire à Sara, ne pas lui déplaire, condamne à mourir dans le désert, avec leur fils, et que Dieu sauve ; autre « sacrifice d'Abraham ».

Agar, la mère d'Ismaël, le bâtard, le rejeté... Et la figure d'Ismaël me semble d'une égale importance à celle d'Israël, Jacob, le fils d'Abraham : le fils légitime. (Pour l'islam, c'est Ismaël, et non Isaac, qu'Abraham lie sur le bûcher.)

Cette écriture, ce travail, qui prenait source dans les récits et les figures de la Bible m'a conduit à lire la Bible tout autrement que je la lisais. Elle n'est plus pour moi le récit d'une filiation, d'une lignée, celle qui mène d'Abraham et de David au Christ : mais la représentation, essentielle, fondamentale, du conflit des frères. Cela commence avec Caïn et Abel, se poursuit entre Cham et ses deux frères, se poursuit et se renouvelle dans le conflit d'Ésaü et de Jacob, de Joseph et de ses frères... Oui, c'est cela que met en scène la Bible (en quoi elle s'accorde avec une part de la *Bible grecque* : le combat mortel d'Étéocle et Polynice, et le dépassement de ce conflit originel, de cette haine originelle, par la loi de la raison profane, Créon ; la loi de la cité terrestre ; et, d'une autre manière, surnaturelle, et qui préfigure le Christ, par l'au-delà absolu de l'amour : Antigone.) Bible grecque, mais antique, romaine. Rome naît du patricien et c'est, Colisée, empire, la figure du monde. Rome est Babel et Babylone. Par la semence et le sang des martyrs, par la crypte des catacombes, par la pierre d'angle de l'Église et la barque de Pierre, Rome, cité sainte, sanctifiée, somme de l'Histoire, répond à Jérusalem, la Jérusalem céleste, éternelle.

Figures majeures de la vie de Jacob : son combat paradoxal dans la nuit, au milieu du fleuve, frontière et

passage ; combat contre l'ange, combat *avec* et *contre* Dieu ; et cette étreinte, de l'autre côté du fleuve, la haine et la peur surmontées ; cette réconciliation des frères, leurs larmes, et chacun pressant contre le sien le cœur de l'autre, l'entend battre, entend le bruit du sang et en sent la chaleur, cœur à cœur, comme ils furent au ventre maternel, et c'est un même cœur, un seul cœur, le même sang ; comme, pressant contre le sien le visage de l'autre, il ne sait plus si ces larmes qu'il y sent et dont il connaît le goût sont les siennes ou celles de son frère.

En cette figure des frères qui s'étreignent, connaissant en soi-même la souffrance de l'autre : la préfiguration du Christ. Celui qui est venu enseigner, et vivre, l'amour de l'ennemi, le pardon. L'au-delà de l'offense.

\*  
\*   \*

Avec l'approbation de Camus et le soutien de Malraux, Raymond Hermantier, au sein de la guerre d'Algérie, avait fondé le Groupe d'action culturelle. Il s'agissait, par les moyens du théâtre, de témoigner pour la fraternité humaine et la paix. Il m'y avait accueilli et j'avais quitté pour cela ma condition de soldat ordinaire : une ferme gardée avec quelques autres soldats, dans la montagne. Le Groupe d'action culturelle était formé d'appelés et de quelques civils, de métropolitains et de pieds-noirs, d'arabes et de kabyles ; comédiens pour la plupart. La mission était de jouer en français, en kabyle, en arabe, et, en somme, de préparer une Algérie délivrée de la guerre.

Hermantier, qui avait été à Nîmes ce que Vilar avait été à Avignon, eut le projet d'un grand spectacle où pourraient se reconnaître musulmans, juifs, chrétiens. Il eut le dessein d'un *Noé*. Sans doute aurait-il demandé à Maurice Clavel



d'en être l'auteur comme il lui avait naguère demandé d'être celui des *Albigéois* ou d'une Jeanne d'Arc : *La Grande Pitié*. Mais Clavel n'était pas en mesure quitter Paris pour Alger ; ou ne l'était plus. Et j'étais devenu en quelque sorte le poète et l'homme de plume de la troupe. C'est à moi qu'Hermantier a confié la tâche d'un *Noé*.

Je ne sais si j'ai vu là un « signe », mais, tant qu'avait duré mon sursis militaire, j'avais lutté aux côtés de Lanza del Vasto « contre les tortures et pour la paix en Algérie », et, depuis bien des années, je faisais partie des amis de la communauté de l'Arche qu'avait fondée en France le disciple de Gandhi. La figure de Noé m'était familière.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter les étapes de ce travail, dans cette espèce d'arche qu'était le groupe fondé par Hermantier, et cette initiation par quoi je devins « auteur dramatique », sans avoir eu le dessein de l'être, si jamais j'eus ce dessein. Ce qui m'importe, c'est de voir que cette demande, cette proposition, qui semblait relayer ma rencontre de Lanza del Vasto, et la relayait, a donné à ma vie une orientation qu'elle n'aurait pas eue autrement. Hermantier a « deviné », en moi, et suscité, l'auteur d'un *Noé*. Qui, dans l'invisible, lui a soufflé cette inspiration ? Il fut un ange, sous l'allure d'un chevalier, d'un condottiere... Ce qui m'importe, c'est de voir de quoi ce *Noé* fut en moi le germe : sur le plan littéraire, sans doute, et, plus encore, sur le plan spirituel.

J'ai perdu les brouillons et les esquisses de ce travail et je ne me souviens pas de la façon dont ce que je tiens pour la scène centrale m'est venue et s'est écrite. Cette scène, l'affrontement de Cham et de Noé, la voici :

*NOÉ*

*Allons mes enfants ! Attablons-nous.*

*Et partageons le maigre pain noir de misère.*

*Bénis, Seigneur...*

*CHAM, l'interrompant avec violence.  
Non ! C'en est assez de saintes paroles.  
C'est l'heure du oui ou du non.  
Puisque tous te craignent ou te croient malgré tout,  
Puisque tu mènes ces moutons à la mort,  
Moi, Cham, je parlerai.  
Et tu m'écouteras.  
Et ce sera tranchant comme le fil de l'épée.*

*NOÉ*

*Alors, Seigneur ! bénis ce jeûne que nous prenons en signe de notre grande  
famine de Toi,  
En plus forte pénitence.  
Bénis cette famine sacrée  
Que nous te tendons à bout de forces !*

*Et toi, Cham, parle ! Va, mon fils.  
Jette toute ta nuit et toute ta colère entre nous deux, sous le regard de Dieu.  
Nous y verrons plus clair.  
Et le mal sortira de son repaire, on pourra lui fendre la tête.*

*Va, mon fils !  
J'affronterai la violence de ta colère  
Avec la force de l'amour et de la vérité.  
Va droitement jusqu'au bout ;  
Et que Dieu juge la querelle et le litige,  
Donne raison à la raison et au meilleur amour.*

*CHAM*

*Mon père ! Ils vous supplient et vous épargnent.  
Mais moi, je vais vous combattre,  
Parce que je vous aime peut-être mieux qu'eux,  
Dans toute ma violence et mon vouloir de vie !*

*Mon père ! Il y a des terres qui nous attendent.  
Laissons Dieu à son caprice.  
Et faisons voiles vers elles, avec nos propres forces.*

*Et qui vous dit que Dieu préfère votre attente à mon obstination ?  
Je suis sûr que Dieu aime qu'on le brave  
Et qu'on œuvre soi-même à son propre salut.*

*NOÉ*

*C'est œuvrer que d'attendre.*

*CHAM*

*Je ne puis plus vous écouter.  
Il faut que vous cédiez.  
Vous me remercirez après.  
Mes frères, allez chercher des toiles, des planches, des clous.  
Nous allons donner des ailes humaines à cette coquille inerte !*

*NOÉ*

*Ne l'écoutez pas !*

*Malheureux ! Tu vas perdre l'homme.  
Si tu fais un pas hors de l'étroit sentier de Dieu,  
Tu nous précipites tous, et toute la vie, dans le néant !*

*CHAM*

*C'est vous qui perdez toute chance de vie !*

*Et moi ! regardez comme je suis fort !*

*Il s'approche du feu.  
Saisit une branche allumée.*

*Plus fort que Dieu !  
Son petit nouveau paradis terrestre, son enfer flottant,  
Et tous ses plans et ses desseins, ses projets de créatures et de races,  
Si je veux,  
J'y mets fin tout de suite.*

*Il promène comme un fou sa flamme devant les visages.*

*Une braise dans le fourrage !  
Et toute la barque flambe dans les cris !  
Tout sera consommé !*

*Cette clameur et cette bonne odeur de chair brûlée par le feu après  
l'avoir été par l'espérance,  
Divertira le Seigneur, désormais tout seul,  
Et personne pour l'adorer et le faire jouir des malheurs humains !*

*Une braise ! Une braise dans le fourrage !  
Et l'arche flambe comme une torche sur la mer, la bitumineuse barque  
pleine de bêtes et de gens qui n'en peuvent plus !  
Le beau bûcher vers Dieu !  
Et puis plus rien qu'une cendre légère qu'une vague suffit à couvrir  
pour toujours de son écume.*

*Regardez ! Je puis d'une braise mettre fin au monde !  
Non ! je ne suis pas fou. Mais raisonnable !  
Car je ne veux pas de demi-mesures et de lâcheté.  
Je veux le salut – hisser la voile – ou la mort tout de suite.  
Mais pas l'attente, pas l'attente et l'enfer du peut-être !*

*Il est hors d'haleine.  
Long silence.  
Noé devient plus profond et plus grand.  
Et Cham est au bout de ses forces.*

*NOÉ  
Malheureux Cham ! qui meurs d'amour, comme moi !  
Tu dis : « Je suis plus fort que Dieu ! », mais s'il voulait, il t'ôterait le  
souffle à l'instant. Et tu le sais.*

*Mais je connais ta faiblesse ! Je sais comme tu te meurtris pour hurler  
ainsi !  
Malheureux ! Tu simules la force par les cris, mais tu trembles.  
Et tu me heurtes avec violence, dans l'espoir secret que ma force t'arrêtera.  
– Mais du moins, toi aussi tu as porté ton fardeau jusqu'au bout.  
Il ne t'a pas été dévolu la meilleure part.  
Mais tu t'en acquittes avec honneur et saintement, j'en témoigne.*

*Rebelle par amour ! Blasphémateur sacré, voleur de feu par volonté  
divine,  
Tu as mené bravement ta guerre sainte :  
Tourne-la maintenant contre toi-même.*

*Alors, voici, nous sommes au bout du combat, toi et moi, face à face,  
Et tu es libre.*

*Tu es au-delà des cris et de la frénésie de la lutte, maintenant !*

*Je ne te résiste pas ! Et pour la première fois  
Tu es face à toi-même.*

*Achève le combat selon ta volonté profonde.*

*Moi, je remets notre cause entre les mains du Père.*

Cham tend la flamme et la regarde. Puis il regarde toute la famille dans  
les yeux.

Il vient lentement à Noé.  
La flamme brûle entre eux.

Alors, Cham, lentement, la tourne vers son cœur, l'approche de sa poitrine ;  
et, de sa main ouverte, l'écrase et l'éteint dans sa chair.

Cham et Noé restent face à face un instant. Cham tend la branche éteinte  
à Noé, qui la prend. Noé sourit, comme secrètement, à Cham.

Puis Cham se détourne de tout le monde.

Il est seul, à l'écart, debout.

Il pleure de souffrance et de joie.

Je ne suis pas certain de la qualité littéraire et théâtrale de ces pages, vieilles de plus d'une cinquantaine d'années, œuvre de jeunesse, première pièce, mais je reste attaché à l'*idée*, ou plutôt, au songe dont elles procèdent et qui sans doute n'avait jamais été écrit, ou peut-être songé, alors que j'ai le sentiment que c'est ainsi que les choses, dans l'arche, se sont *réellement* passées. Si Cham avait mis le feu au bois,

et au fourrage, il eût mis fin au monde. Il eût mis Dieu en échec. Il eût anéanti l'œuvre de Dieu. Il eût anéanti la semence de Dieu. Il eût été parricide, matricide, fratricide, et, se suicidant, infanticide en ses enfants à venir, et en tous ceux qui attendaient leur jour dans les flancs de l'arche, la nuit et l'hiver du monde. Porteur de torche, il est Lucifer. Il est Satan. Il est un Caïn absolu. Il est le Négateur et la Négation, un dieu du néant. Le criminel. Pourtant, Dieu dans son omniscience, et Noé, son serviteur, ont voulu que le « mauvais fils » ait sa place dans l'arche du salut, et dans le monde nouveau, le monde à venir. Dieu a voulu ce serpent et ce poison, ce venin, dans le navire promis au rameau vert de la colombe et à l'arc-en-ciel, comme il a voulu au sein du Jardin le fruit de mort, et la liberté donnée à l'homme d'y mordre et d'en mourir. Le mal, la semence du mal, est embarqué avec toutes les autres semences de la création. L'arche porte toute la matière de notre histoire.

Est-ce que nous n'aurions pas laissé Cham périr avec tous ceux que le déluge ensevelissait ? Est-ce que nous aurions planté dans l'Éden un arbre qui fût un piège ? Est-ce que nous n'aurions pas permis qu'une femme écrase la tête du serpent avant qu'il nuise ? Est-ce que nous aurions donné à l'homme une seconde fois le pouvoir et la liberté de préférer la mort, et ce rire devant la nudité d'un père endormi dans on ne sait quelle ivresse ?

L'ancien monde est embarqué dans l'arche. Pourquoi ? Pourquoi « sauver » ainsi le désir de mort ? Cham sera l'ancêtre de ceux qui bâtiront Babel... Prendre la place de Dieu. Le supprimer.

J'ai été fasciné par Cham, le malheureux, le mauvais fils. Comme je le suis par l'Enfant prodigue. En écrivant, en imaginant la conversion de Cham, son retour, sa délivrance, sans doute étais-je guidé, sans le savoir, par la Parole de l'Enfant prodigue, et par l'affrontement du père et du fils,

l'insurrection du fils contre son père, et la paix qui se fait entre eux, quand le cœur du fils, et peut-être celui du père, est à bout de forces.

Et je retrouve chez Rimbaud, capitale, la figure de Cham. Rimbaud qui écrit : « J'entre au vrai royaume des enfants de Cham » – il ne s'agit pas seulement de l'Afrique ; « Je voyais *avec son idée* le ciel bleu et le travail fleuri de la campagne » (il dit son admiration et parle du « forçat intraitable sur qui se referme toujours le baignoire ») ; « Les petits enfants étouffent des malédictions le long des rivières »... C'est un autre Cham qui dédie à Satan les « hideux feuillets » de son « carnet de damné » – il s'agit d'*Une saison en enfer* – mais ce « suprême maudit » verra « se lever sur la mer la croix consolatrice » : n'est-ce pas ce que figure l'arc-en-ciel ? (Et je pense également au Déluge, d'*Après le déluge*, au « couple de jeunesse », dans un autre poème, « sur l'arche », qui « chante et se poste », dans l'arche.) En Rimbaud, la figure de l'Enfant prodigue et celle de Cham se sont conjointes. Cet archétype est une clef de son œuvre.

J'avais lu Rimbaud dès mes quinze ans, je n'avais cessé de le lire et de le relire. Mais en écrivant la scène où Cham et Noé s'affrontent, je ne pensais pas à Rimbaud, je ne songeais pas à ce « jeune Satan » que vit en lui Verlaine dans le poème *Crimen amoris*. C'est aujourd'hui que j'y songe.

Et, de même, c'est aujourd'hui qu'il m'apparaît que la mort dont Cham menace son père, et le monde, est comme le renversement de celle où Abraham lève un couteau sacré sur son fils. Scène qui m'a toujours scandalisé, et qui fut l'une des raisons de mon athéisme. Scène et scandale dont je ne me suis enfin délivré qu'en écrivant, dans *Chemin de parole*, ces pages où je discerne, non sans vertige, le tragique au sein même de l'Être, le « tragique de Dieu ». Et

l'homme accepte de partager, sur terre, dans sa chair, cette déchirure en Dieu ; en quoi Abraham et Isaac, ensemble, inséparables, peuvent nous apparaître comme une figure et une prophétie du Christ.

Abraham, acceptant de tuer son fils, de le sacrifier, renonçait à la promesse que Dieu lui avait faite d'une famille plus nombreuse que le sable et que les étoiles, le peuple de l'humanité ; ces étoiles qu'il ne voyait pas seulement briller au-dessus de lui, levant la tête, mais comme du haut d'une montagne on voit s'étendre une vallée, et sa vie innombrable, ou, devant la mer, et, jusqu'au fond des abîmes, scintiller le sable.

Le geste d'Abraham, le *Fiat* d'Abraham, était une mise à l'épreuve de Dieu. Dieu allait-il se démentir et se renier ? Cette soumission d'Abraham à la parole de Dieu, cette folie, était l'affrontement d'un homme, le père des hommes, avec Dieu, père de l'homme. L'affrontement de la terre et du ciel. Le dépassement de l'homme : mesure de l'homme. Le dépassement de la raison : mesure de l'homme ; mesure de l'incommensurable.

De même : l'insurrection de Cham, et sa menace d'anéantissement, son *nihilisme*, est, à travers la personne de Noé, image de Dieu, image d'un dieu père des hommes, un défi à Dieu, le refus d'un Dieu inhumain. Une espèce d'ordalie, un « jugement de Dieu ».

(Et Noé est une image du Christ : il souffre sur le bois de l'arche. Pour le salut du monde.

Devant la douleur et la colère de Cham, son désir de mort, il est le Christ.

Il n'a d'autre arme et d'autre puissance que les mains ouvertes du Christ, son cœur aimant, sa faiblesse.)



Colère et désespoir de Cham. Dieu l'entend. Le père l'entend. Cette prière noire était nécessaire. Elle ne s'opposait à la prière blanche de Noé que pour la soutenir et s'y joindre, la compléter. La douleur de l'homme révolté – la prière de l'athée – peut donc, en se *retournant*, contribuer à sauver ce monde que la prière des seuls Justes (s'ils ne portaient pas en eux-mêmes cette noire prière et cette douleur, cette détresse) ne suffirait pas à sauver de la nuit ?

Cham et Noé se sont affrontés comme Jacob et l'ange au milieu du gué du Jaboc.

Le Christ, sur la croix, comprend, embrasse, porte, l'abandon et la misère de l'homme, il est le plus abandonné des hommes. Sur la croix, et à Gethsémani.

\*  
\*   \*

Jésus – comme le dit d'Élie le prophète Malachie aux dernières lignes de ce qui est pour les chrétiens l'Ancien Testament – ramène le cœur des pères vers leurs enfants et le cœur des enfants vers leur père.

Il rapproche les cœurs.

Avec Jésus, avec le Christ, en lui, cesse la lutte mortelle et fratricide. Il n'y a plus d'héritier légitime et de déshérité, de droit d'aînesse, de plus grand et de plus petit. Ou plutôt : qui veut être le plus grand, qu'il serve le plus petit et le plus faible. Les premiers seront les derniers. Il n'y a plus ni Juifs ni Grecs. Le maître lave les pieds de ses disciples et les appelle ses amis. Le maître se fait serviteur. Dieu est cet enfant pauvre. Cet enfant pauvre, et le plus pauvre de tous, est Dieu.

Le Christ révèle aux hommes qu'ils sont les enfants de Dieu et que Dieu est leur père, un père aimant, un Dieu qui est amour. Telle est, inouïe, la *bonne nouvelle*, la révélation.

Il enseigne dans un même mouvement l'amour de Dieu pour les hommes – « Qui refuserait à son enfant du pain ?... » – et l'amour que les hommes doivent avoir les uns pour les autres : secret de la vraie vie. Voici toute la Loi et tous les prophètes : « Aime Dieu – aime ton prochain – comme toi-même. »

Le *Notre père* est cet enseignement : liant dans ces deux mots, en ces seuls deux mots, le lien filial et le lien fraternel. Le reste de la prière, la suite du *Notre père*, rayonne autour de ce centre.

Dieu est notre père et nous sommes frères.

Cham est enfant de Dieu et Sem et Japhet sont ses frères, en Dieu. Noé était la figure terrestre du père qui est dans les cieux.

Dans *Apocatastase* (pièce qui fut lue partiellement au Théâtre du Nord-Ouest, et qui est inédite), j'ai imaginé que le démon, le mauvais ange, requis par Dieu de mettre fin à l'homme, plaide pour l'un d'eux – comme Abraham a plaidé pour quelques justes, s'il s'en trouvait à Sodome – qu'il entendit un soir *inventer* cette prière : « Notre Père... » Et cette prière touche le cœur de Dieu et le ramène vers les hommes. Un juste, avec les siens, sera sauvé. Un juste fera que nous serons.

Dans *Apocatastase*, Noé est cet homme, ce juste.

Le Christ est en vérité cet homme. Dieu et fils de Dieu, homme et frère de tous les hommes.

L'Église est la nouvelle arche. Elle est à la dimension de Dieu, elle est à la dimension de l'humanité. Elle est à la

dimension du cosmos. Elle est à la dimension incommensurable de la personne.

L'arche nous achemine des Babels de l'histoire, des ruines et des édifices du temps, des rives temporelles, à la cité qui descend du ciel aux derniers versets de l'Apocalypse, à la cité intemporelle, à la vie éternelle, la vraie Vie. Elle nous achemine vers ce monde nouveau et délivré de la mort, de la souffrance. L'arc-en-ciel est un pont de lumière entre les deux rives de l'homme. La colombe et son rameau vert, signe de l'arbre pacifique, bienfaisant, est le cœur innocent de l'homme. Son cœur angélique, spirituel. Son cœur.

L'arche ? Chacun de nous, portant deux hommes en lui : un homme de nuit et de désespoir, de révolte et de refus, de violence, de misère, et un homme d'espérance et de paix. Un homme sauvé.

J'ai donc écrit *Noé* pour le savoir un jour, pour le savoir enfin, pour commencer à le comprendre et à le savoir.

Écrire est écouter dans les ténèbres une voix qui nous éveille à nous-même. L'écrit que nous traçons, qui nous est dicté, compte moins que la substance de la parole qui nous est dite. Le songe veut être déchiffré. Mais il n'est sans doute pas nécessaire qu'il le soit pour qu'il agisse en nous.

Avril 2013